

*Mercredi 15 avril – 17h30*

Il y a ces bruits, derrière la porte. Il y a ces odeurs et la voix de ma mère qui demande si on ne pourrait pas réfléchir encore quelques minutes avant de lui mettre le bracelet. *S'il n'y aurait pas quelque chose à sauver dans cette lamentable histoire.*

Sa voix chavire un peu en disant cela.

Elle implore : Laissez-moi lui parler, je vous en prie ! Je la connais si bien, vous savez. Moi seule suis à même de l'aider à y voir clair. C'est vrai que jusque-là, elle n'a rien voulu entendre, mais il n'est pas trop tard et désormais, elle sait ce que c'est que de mettre un enfant au monde. Elle sait que cela n'a rien d'anodin. Écoutez, je ne peux pas me résoudre à ce geste définitif sans être certaine qu'elle ne le regrettera pas. Je vous en prie, madame, accordez-moi ces quelques instants avec Irène.

La sage-femme lui demande de se calmer.

Elle lui parle d'une voix douce et ferme à la fois et lui rappelle que la décision m'appartient en premier lieu, et que ma mère était d'accord, il lui semble. Par ailleurs, le moment n'est pas vraiment bien choisi pour reprendre cette discussion. Je viens juste d'accoucher. Je suis encore dans un état second.

Oui, je sais tout cela, mais plus tard, il sera trop tard, reprend ma mère avec davantage de véhémence. Allons, soyez gentille. Cela ne durera que deux petites minutes. Je veux simplement m'assurer que ma fille n'a pas changé d'avis.

Un silence retombe, derrière la cloison, et s'étire sur quelques minutes. J'ai la vague sensation que ma mère a momentanément pigé et capitulé, mais la porte coulissante se déplace sur le rail et la sage-femme s'encadre dans la brèche avec une expression contrainte.

Irène, votre mère est là, murmure-t-elle. Votre mère insiste pour vous dire deux mots.

Non, dis-je.

De nouveau, la porte glisse et se referme.

Mon cœur bat plus vite. Je guette ce qui va suivre : de nouvelles plaintes, des récriminations, des insultes peut-être, alors je baisse les paupières et prends une longue inspiration mais rien ne se produit, de l'autre côté, pas un

bruit, et c'est comme une sorte de miracle. Quelque chose qui pourrait passer pour une récompense de la part de ma mère, en reconnaissance de cet effort démesuré que je viens de fournir, sauf que ça ne colle pas avec le genre de mère qu'elle est, même dans une telle situation.

Surtout, dans une telle situation.

Au loin, par intermittence, s'élève le cri d'une autre femme en train d'accoucher, avec peut-être, de la gaieté dans le cœur, encore que la gaieté ne m'a pas franchement désertée.

La gaieté me submergerait même, encore, par instants, s'il n'y avait la menace de ma mère. Qu'est-ce que j'espérais ?

Elle m'a accompagnée jusqu'ici. Elle pouvait difficilement me larguer et tourner les talons.

Pas son genre non plus.

Pourtant, le silence persiste et s'installe.

Je chasse l'air de mes poumons, puis je reprends une inspiration et je chasse de nouveau, avec plus de vigueur, cette fois. Je chasse ma mère, sa voix de comédienne qui pleurniche, ordonne ou se vante, selon son auditoire.

*Irène est si sage, on ne l'entend pas.*

*Irène fait preuve d'une telle maîtrise pour son âge.*

*Irène est douée pour la musique, douée pour les mathématiques. Irène ira loin, vous savez.*

Sauf que ça ne marche pas, bien sûr.

Malgré cette volonté de repli, malgré mes efforts pour faire le vide, la voix est toujours là qui me poursuit et me rappelle que ce bébé que je viens d'expulser de mon corps est le mien pour la vie.

Que quoi qu'il advienne, je ne pourrai l'effacer de ma mémoire. Je ne pourrai jamais effacer sa mise au monde et dans cette expression de *mise au monde*, quelque chose en moi entend : *mise à mort*, comme une porte claquée sur lui, alors que mon cœur se dilate au souvenir de ce qui s'est déroulé dans cette salle, il y aura bientôt trois heures.

Mon cœur vibre de tendresse et se fendille.

Voulez-vous lui donner vous-même un ou plusieurs prénoms ?

Désirez-vous que nous le posions sur votre ventre, après l'expulsion ?

Souhaitez-vous le prendre dans vos bras ? Le changer ?

Lui donner un biberon ?

La vérité, c'est que je suis entièrement libre de mes gestes, de mon cœur, mais prudence, OK ?

Tout contact avec ma peau, mon odeur, est un passeport pour l'amour sans restriction.

Tout contact avec mes bras, mes caresses, mes baisers, autorisera mon bébé à se croire à l'abri d'un rejet.

Vous devez bien réfléchir à cet impact, Irène.

Vous devez être en mesure de déterminer ce que vous souhaitez pour votre enfant, est-ce que nous sommes d'accord ?

J'ai dit oui, OK, mais vous savez, si je ne touche pas son corps, si je m'abstiens de le prendre ne serait-ce qu'une fois dans mes bras c'est comme si je le reniais. Comme s'il n'était pour moi qu'un déchet. Une merde expulsée par la force des choses, parce que je n'avais plus le choix, de toute façon, il était trop tard pour revenir sur la question, quand je les ai prévenus, *mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête, Irène ? Tu as perdu le sens commun, ou quoi ? C'est qui le père, d'abord ?*

Je veux le prénommer moi-même, ai-je dit à la sage-femme, je veux lui donner trois prénoms, et oui, j'aimerais que vous le posiez sur mon ventre, après l'expulsion. J'aimerais aussi le tenir au moins une fois dans mes bras et peut-être lui donner un biberon avant de le voir partir. Ah, et oui : y a encore une chose que je voudrais vous demander. On m'a dit que je pourrais lui laisser une lettre, pour le cas où il voudrait en savoir plus sur son histoire, d'ici quelques années.

On m'a dit que je pourrais éventuellement ajouter quelque chose à cette lettre. Quelque chose de personnel que je souhaiterais lui transmettre : un objet, un livre. C'est toujours possible, n'est-ce pas ?

Il s'appelle Max, Louis, Jonas.

Max parce que c'est un prénom qui conviendra aussi bien à une famille française qu'à une famille étrangère, au cas où une famille étrangère se porterait candidate à l'adoption.

Louis, c'est le prénom de mon grand-père que j'adorais et qui est mort il y a deux ans, et Jonas, c'est le prénom de l'ourson polaire d'une histoire que me racontait mon grand-père quand j'étais petite. Un ourson brun qui n'avait rien à faire au milieu d'une marée d'ours blancs, mais qui s'en sortait plutôt bien à force de gentillesse, de courage et d'entrain.

Des qualités qui seront peut-être celles de mon bébé, pourquoi pas.

Il est né à quinze heures cinq, ce mercredi 15 avril.

Il est brun, lui aussi.

Il pèse trois kilos six cent vingt grammes et a glissé de mon corps comme une anguille, du jamais vu pour une première naissance, a dit la sage-femme ébahie, presque reconnaissante, parce que, d'un seul coup, je lui facilitais la vie. D'un seul coup, j'étais redevenue la petite Irène B., autrefois si sage en classe, si sage à la maison.

La petite Irène si docile, avec ses grands yeux étonnés, sa robe à fleurs et ses chaussures vernies.

*Irène, as-tu terminé tes devoirs ?*

*Irène, as-tu travaillé ta flûte ?*

Turlututu chapeau pointu.

Irène va être mère.

Irène aura peut-être les seins pleins comme des barriques pour les épreuves anticipées du bac.

L'oral de français.

Antigone.

Je suis Antigone. Je choisis mon destin et ne transige pas, au risque de me perdre.

Ils ont appris la nouvelle il y a deux mois.

Écoutez, j'ai un truc à vous dire. Je suis enceinte de sept mois. Je vous l'ai caché parce que je voulais garder le bébé. C'est ma décision, OK ?

On était à la fin du déjeuner, un dimanche. Paul passait le week-end chez son pote Alexandre. Eugénie somnolait sur sa chaise.

Qu'est-ce que tu dis, Irène ? a demandé ma mère.

Elle semblait interloquée. Lui ne mouftait pas, pour changer. Elle lui a jeté un regard de biais.

Dis quelque chose, Adrien.

C'est vrai, ce que tu racontes ? a grogné mon père. Tu es sérieuse ?

Oui, c'est vrai. Le bébé naîtra à la mi-avril. La sage-femme a dit que je serai sur pied sans problème pour les oraux.

Tu es donc suivie ! s'est exclamée ma mère. Où ça ?

J'ai cité le nom de la clinique.

Je vois une psy, là-bas, ai-je précisé. Tu la connais peut-être, papa. Elle s'appelle Maureen S.

Il a secoué la tête.  
Non, ça ne me dit rien.

C'était ce qu'on appelle un coup de tonnerre dans leur ciel de fin d'hiver.

Dehors, il neigeotait. Les vacances avaient commencé la veille.

Eugénie a émis un bruit de gorge qui pouvait ressembler à une parole de félicitations. Elle a neuf ans mais se comporte comme si elle en avait à peine trois. Retard cérébral dû à un manque d'oxygène à la naissance.

Rien de génétiquement transmissible, m'avait-on assuré lors des examens prénatals.

Irène, il va falloir que nous ayons une discussion, a alors dit ma mère en se levant pour débarrasser la table.

Elle attendait que je lui donne un coup de main, comme je le fais d'habitude, mais plus rien n'était pareil, alors je suis restée sur ma chaise.

Quand tu voudras, ai-je dit.

Tout à l'heure, dans mon bureau, a enchaîné mon père. Je t'appellerai. En attendant, va faire tes devoirs.

J'ai eu dix-sept ans exactement un mois après cette discussion.

Ils m'ont demandé ce que je comptais faire : garder l'enfant et l'élever ou le faire adopter sous X.

Deuxième solution, ai-je dit.